

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); Nouvelle : RECIT D'UN VIEUX PAYSAN (suite et fin); Poésie : LECTURE, par Théodore de Banville; Hygiène pratique; Jeux et divertissements; Le parfait cordon bleu; Recette familière; L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS :
Un an.....\$1.50 c.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



— Eh bien ! a-t-on forcé la bête ? demanda l'officier. (Page 130, col. 1.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

En effet nos deux militaires, assis devant une table bien garnie de solides victuailles et de larges pots de cidre, ayant à leur côté chacun une aimable donzelle, qui ne leur marchandait pas ses caresses, après

les avoir prodigués à son verre toujours vide et toujours rempli, se promettaient tous les bonheurs de Bacchus (style du temps) lorsque deux de leurs camarades vinrent leur signifier l'ordre du major de Vieuport.

Ce fut un cri de désappointement et de fureur des quatre convives, à cette fatale nouvelle.

Mais il n'y avait pas à badiner avec la consigne.

Refuser de partir au moment d'une expédition, c'était désertier en présence de l'ennemi, et il y avait peine de mort.

Mais la fureur des deux soldats fut à son comble quand ils surent à qui ils devaient le désagrément d'avoir été dénichés dans cette auberge.

—Cet ignoble avorton ! hurla l'un des soudards, comme je lui passerais mon sabre au travers de sa bosse !

—Bah ! nous l'enverrons à ces donzelles ! ricana un des gardes ; il n'a pas l'air d'être bête, le petit.

—Par tous les diables ! n'est-ce pas ainsi !

—Nous vous attendrons ! affirmèrent les ribaudes.

Alors nous vous retrouverons sous la table, dit avec un large rire un des gardes en entraînant les soldats déconfits et tout penauds.

En arrivant à la place, nos deux soudards lancèrent à Lafouine un regard féroce.

Le rusé paysan riait sous cape ; mais en voyant les deux soldats se placer, dans la marche, à côté de lui et promettre de surveiller ses mouvements, il devint songeur et il se demanda si la plaisanterie n'aurait pas pour lui des suites désagréables.

Une demi-heure après, deux compagnies de cinquante hommes quittaient Rouen, et guidées par Lafouine qui était étroitement gardé, se dirigeaient vers les bois qui environnaient le hameau de Malounay.

D'étranges événements venaient de se passer dans ces fourrés profonds, et ils allaient amener des résultats auxquels ne s'attendaient, sûrement, ni Lafouine ni les soldats à qui le traître avait promis de livrer du Cantel.

CHAPITRE XXV,

Sous la feuillée.

Louis Bergerat, dit le grand Louis, était un beau gars de vingt à vingt-deux ans, dont les jeunes filles de Malounay admiraient la haute stature, l'allure dégagée, les grands yeux bleus, doux et brillants, la taille bien dessinée, les mains puissantes, faites pour protéger. La femme aime la force, surtout lorsqu'elle est réunie à la beauté. Le grand Louis avait les traits du visage un peu larges, mais réguliers, reflétant, sous les longs cheveux blonds qui les encadraient, la lueur pénétrante d'un cœur chaud et d'une âme virile ; ils prêtaient au jeune homme une de ces physionomies heureuses qui gagnent toutes les sympathies.

Gervaise, nature fine et mignonne, devait plaire, par contraste, à un grand garçon qui représentait la force à côté d'elle qui était la grâce. La jolie enfant devait aussi et par des raisons analogues adorer le grand Louis.

Nous ne dirons pas tous les élans de joie et de bonheur auxquels elle se livra, lorsqu'elle eut été sauvée presque miraculeusement par celui qu'elle aimait.

—C'est le ciel qui t'a conduit ici ! lui dit-elle en l'embrassant à pleines joues, elle qui aurait rougi la veille à lui laisser effleurer de ses lèvres les boucles folâtres de sa brune chevelure ; mais dans son émotion elle oubliait toute retenue, sinon toute pudeur.

Elle devait bien du reste cette douce récompense à celui qui venait de lui sauver plus que la vie.

—Mon bon Louis, reprit-elle, que je suis heureuse d'avoir été arrachée par toi aux griffes de ce misérable !

—Que j'aurais dû étrangler.

—Sa mort aurait jeté une ombre de tristesse sur ma joie.

—C'est une vipère ; je ne l'ai pas écrasée, elle conserve tout son venin.

—Bah ! nous ne nous quitterons plus, dit la jolie enfant en prenant le bras de son sauveur, et à côté de toi, je ne crains rien.

Et elle noya les éclairs de ses yeux dans les chauds rayons des grands yeux du beau Louis Bergerat ; elle mit d'un air câlin son front sur son épaule, comme pour se reposer, elle faible et petite, sur cette puissante nature.

Ils marchèrent ainsi quelques temps, pénétrés d'un ineffable bonheur, à travers les allées du bois dont le silence et l'ombre protégeaient leurs tendres effusions.

—Tu ne m'as pas dit, reprit Gervaise, comment tu te trouvais dans cette grotte ? Mais comprends-tu mon saisissement et mon bonheur, moi qui te croyais mort ou prisonnier ! Ah ! j'ai bien pleuré.

—Chère Gervaise ! dit le grand Louis en pressant contre son cœur les petites mains de la jolie paysanne, ah ! j'ai bien craint un moment de ne plus te revoir.

—Lafouine me disait qu'on t'avait enfermé dans un cachot à Rouen ; mais je voyais bien à sa mine sournoise qu'il croyait à ta mort et cela me jetait dans un tel désespoir que j'étais comme idiote. C'est grâce à cela qu'il a pu m'entraîner dans ces fourrés. Mais je t'empêche de me dire ce qui m'intéresse le plus, comment tu as pu te tirer les chausses et échapper aux soldats.

—Voici : j'avais passer toute la journée à bêcher le petit champ qui entoure notre maisonnette ; j'ignorais les malheurs qui venaient de s'abattre sur notre hameau. Les agents du fisc n'étaient pas venus chez nous.

—Ils redoutaient mon grand Louis ! fit Gervaise en regardant son fiancé avec orgueil.

—Peut-être... et puis ils étaient sans doute renseignés sur les ressources de chaque habitant et ils savaient bien qu'il n'y avait rien à prendre dans notre pauvre chaumière. Je n'ai que mes bras, et il y avait au logis quatre bouches à nourrir.

—Ta pauvre vieille mère infirme.

—La chère et vaillante femme a pu assurer la fuite de mon jeune frère et de ma petite sœur, ils sont tous les trois à l'abri du besoin, chez de braves gens à Rouen. Donc après une rude journée de labour, je m'étais mis à tresser des paniers et je chantais en travaillant un de ces jolis noëls que tu m'as appris, lorsque j'entends des cris déchirants chez notre voisin.

—Herbaut ?

—Oui.

—Hélas ! le malheureux a été pendu, et sa famille erre dans les bois.

—Oui, je l'ai vu entraîné par les féroces agents du fisc. Les cris de sa famille m'ont attiré sur le seuil de ma porte. En voyant les violences dont il était l'objet, en apercevant les flammes de plusieurs cabanes incendiées, j'ai deviné quel fléau s'abattait sur notre malheureuse contrée. "Fuyez vite avec les enfants, si-je

crié à ma mère; et saisi d'une véritable fureur je me suis jeté tête baissée parmi les bandits qui emmenaient Herbaut. J'en ai bien assommé deux ou trois; mais mes poings, si solides qu'ils soient, ne pouvaient lutter contre vingt argousins armés jusqu'aux dents. Ils ne seraient peut-être pas venus à bout de ma résistance, si l'un d'eux n'avait jeté dans mes jambes un banc qui m'a fait trébucher. Alors les misérables se sont jetés sur moi avec une véritable rage; il m'ont garotté et voulaient m'emporter étroitement ficelé, pour me juger sommairement avec les autres sur la place du village.

—Non ! non ! s'est écrié le chef de la bande; il est inutile de nous charger de ce fardeau, son compte est tout réglé; il y a flagrant délit de rébellion. Pendons-le ici.

—Des exclamations d'une joie barbare applaudirent à ces paroles.

—On me passa une corde au cou et l'on me hissa à l'une des branches du grand pommier qui se dresse à l'entrée de notre chaumière.

—Grand Dieu ! fit Gervaise avec épouvante.

—Dans leur précipitation, ils avaient mal choisi la branche, et le nœud de la corde qui était heureusement mouillée coula difficilement. Mes bourreaux n'avaient pas fait cent pas, que la longue tige où je me débattais, trop faible pour me supporter, s'abaissa complaisamment vers le sol et me mit sur mes pieds. La corde n'était pas trop serrée et je pus respirer. Alors, après des efforts inouïs, je parvins à briser les liens qui retenaient mes bras.

—Ah ! s'écria, ivre de joie, la pauvre Gervaise qui suivait palpitante le récit que lui faisait le grand Louis.

—J'étais sauvé. Je me débarrassai de la corde qui me suspendait à l'arbre, et la branche se releva, en ayant l'air de me saluer.

Gervaise eut un sourire à cette plaisanterie de son amant.

—On dit que la corde de pendu porte bonheur; j'ai emporté la mienne : la voilà.

Et il sortit d'une des poches de sa jaquette l'instrument de son supplice que sa compagne ne regarda qu'en frissonnant.

—Il ne faut pas trembler; elle m'a en effet porté bonheur, puisque j'ai pu te sauver.

—Tu n'en as pas moins couru un danger terrible..., et ton récit me fait frissonner.

—Bah ! c'est passé ! l'avenir est à nous.

—Avenir bien sombre.

—Illuminé par notre amour.

Et il donna un long baiser à Gervaise que toutes ces émotions jetaient presque pâmée dans ses bras.

Quand elle fut un peu revenue de son trouble, la jeune fille lui raconta les autres sinistres événements qui s'étaient passés à Malounay.

Elle lui apprit les ruines, le deuil, la misère, le désespoir de plus de vingt familles.

Elle lui raconta enfin ce qu'elle avait vu autour des ruines qui servaient en ce moment de refuge à Du Cantel et à une foule de malheureux.

—Du Cantel est un noble cœur, dit le grand Louis.

—Oui; toute sa fortune est pour ceux qui souffrent.

Nous étions partis, Lafouine et moi, pour aller chercher des provisions à Rouen.

—Nous sommes jeunes et forts, espérons, dit le jeune homme. Nos bras, notre dévouement doivent être mis au secours des femmes et des enfants de nos malheureux voisins. Allons les retrouver.

Et les deux amoureux se dirigèrent vers le campement de Du Cantel.

A mesure qu'ils avançaient dans les sentiers de la forêt, il leur arrivait des bruits étranges. Ils entendaient dans le lointain comme des piétinements d'une foule nombreuse et le froissement prolongé des branches des arbres de la forêt.

Ils s'arrêtèrent écoutant, étonnés, saisis de crainte malgré leur grand courage.

—Si c'étaient nos ennemis ! murmura Gervaise qui se rapprocha de son amant.

—Ils ne se hasarderaient pas dans ces bois.

—Lafouine est un traître; je crains tout de la vengeance de ce misérable.

—Tu as peut-être raison; silence ! écoutons et observons.

CHAPITRE XXVI

L'armée de souffrance.

Le grand Louis et Gervaise tendirent l'oreille pour saisir la direction du bruit insolite qui venait de les surprendre au milieu de leurs épanchements.

—C'est par là ! fit remarquer la compagne de Louis, en lui indiquant la direction du nord.

—Oui, et c'est étrange, car Rouen est du côté opposé.

—Les soldats ont pu faire un détour.

—Oui, pour nous surprendre; je crains même pis que cela.

—Quoi donc, mon Dieu ?

—Ils ont pu se diviser en plusieurs bandes et cerner la forêt.

—Nous sommes perdus, alors !

—Bah ! je connais des sentiers où ils n'oseraient pas s'aventurer.

—Mais ne crois-tu pas qu'il faut prévenir Du Cantel ?

—C'est ce que nous allons faire en coupant au plus court. Mais avant tout, il faut voir à qui nous avons affaire; je vais me glisser à travers ces taillis.

—Tu ne vas pas t'exposer au moins !

—Sois sans crainte; je connais toutes les coulées de ce bois. J'arriverai à deux pas de la troupe, sans qu'on puisse soupçonner ma présence.

Et le grand Louis, malgré les taillis, disparut sous la feuillée, sans bruit et sans laisser trace de son passage.

Son absence, qui parut un siècle à Gervaise, ne dura pas plus d'un quart d'heure.

La jeune fille était mourante d'inquiétude et d'effroi, lorsqu'un léger froissement de feuilles lui fit tourner la tête.

Elle retint tin cri.

Le grand Louis était devant elle, et quoiqu'il ne se

manifestât aucun sentiment violent sur son visage, Gervaise fut frappée de son air sérieux.

—Qu'as-tu vu ? Je croyais que tu ne reviendrais plus. Tu m'as fait une peur !...

Elle dit tout cela avec une grande volubilité qui accusait le trouble de son esprit et le concours d'idées et de sentiments qui s'y heurtaient.

—Je crois que nous devons étes rassurés, répondit le jeune homme. Ce ne sont pas des soldats.

—Qu'est-ce donc ? fit Gervaise intriguée.

—Une bande de paysans armés, commandés par un prêtre.

—C'est étrange !

—En effet.

—Mais que font-ils dans cette forêt ?

—Ils viennent de s'arrêter tout près d'ici dans une clairière, où ils ont l'air d'établir un campement.

—Et ils sont armés ?

—Oui, mais d'une façon bizarre. La plupart ont des pieux dont la pointe noircie paraît avoir été durcie au feu ; d'autres ont des marteaux de forgeron, des barres de fer ; quelques-uns agitent fièrement des piques, des hallebardes ; enfin deux ou trois seulement ont des mousquets ; je crois même que l'un d'eux a une vieille arquebuse.

—Mais l'aspect de ces gens-là ? demanda Gervaise qui ne paraissait pas très rassurée.

—Résolu et farouche.

—C'est peut-être une bande de voleurs.

—Bah ! commandée par un prêtre ?

—C'est peut-être un déguisement.

—Eh bien ! quand bien même ce serait des voleurs, qu'est-ce qu'ils nous prendraient ?

—Tu crois donc que je... que nous n'avons rien à perdre, fit Gervaise en rougissant et en se rappelant l'odieux attentat auquel elle venait d'échapper.

—Malheur à qui oserait t'approcher ! fit le grand Louis ; mais nous nous alarmons à tort. Ces gens-là, malgré leur air sombre, n'ont pas cette mine patibulaire des coupeurs de route et des malandrins. Leur chef a une belle tête, fière et douce ; sa voix est pénétrante ; et il n'a pas dans les ordres qu'il donne ces expressions grossières qui distinguent le langage des capitaines de brigands.

—Que crois-tu alors ?

—Je crois que ce sont des paysans qui, révoltés de l'horrible oppression qui pèse sur nous, se sont mis en bande pour résister à la gabelle.

—Ce sont des amis alors ?

—Je l'espère ; je m'en serais assuré en restant près d'eux plus longtemps aux écoutes, mais j'ai craint de te faire trop attendre.

—Eh bien ! retournons tous les deux vers l'endroit où tu t'étais embusqué et nous observerons ces étrangers.

—Alors, silence et suis-moi ; je vais t'ouvrir le chemin.

Le grand Louis et Gervaise se coulèrent sans bruit à travers les fourrés.

Ils ne disaient pas une parole. écartant avec mille précautions les branches entrelacées, les bas rameaux

des arbres, dénouant avec patience l'inextricable réseau des plantes sarmenteuses qui obstruaient le passage, s'arrêtant effarés au moindre bruit, puis souriant, en s'apercevant qu'ils avaient fait lever un lièvre ou partir quelque gibier à plume.

Soudain, ils tressautèrent.

Un coup de fusil venait de retentir à cinquante pas derrière eux.

Notre couple s'arrêta, frappé de stupeur. Gervaise était toute pâle ; Louis, malgré son grand courage, fronça le sourcil et s'approcha de son amie comme pour la protéger.

—N'aie pas peur, dit-il à la jeune fille.

Et, regardant autour de lui, il aperçut un jeune balleveu à portée de sa main.

D'un effort puissant, il cassa l'arbre à ras de terre et s'en fit une arme redoutable.

Le bruit de la détonation avait mis en émoi le camp installé dans la clairière, et un grand tumulte y régnait.

—Nous voilà entre deux ennemis ! fit Gervaise avec effroi.

—Peut-être ; il ne faut pas voir du danger partout.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il retint un éclat de rire.

En effet, un violent froissement de feuilles et de branches s'était produit, un animal bondissant avait passé près d'eux et était allé tomber expirant à quelques toises.

C'était un chevreuil blessé à mort.

—C'est un chasseur ! ne put s'empêcher de s'écrier le grand Louis.

Bientôt un homme, suivant le gibier à la piste, arriva près de notre couple fort perplexé, quoiqu'un peu rassuré.

—M. Du Cantel ! s'écria Gervaise.

—Vous ici ! fit avec étonnement le nouveau venu en rencontrant, là, subitement, au milieu des bois, en compagnie de Louis Bergerat, Gervaise qu'il avait envoyée chercher des vivres à Rouen.

—Plus bas ! recommanda le grand Louis en désignant de la main à Du Cantel, la clairière voisine. Je vous raconterai les aventures de Gervaise ; mais, en attendant, de la prudence ! Il y a là une bande armée que votre coup de feu a mise en éveil.

—Des soldats ! demanda le héros de Malaunay en fronçant le sourcil.

—Non, des paysans.

—Des amis alors ?

—Je ne sais.

—Il faut s'en assurer.

Et, faisant quelques pas vers la clairière, il écarta les rameaux qui lui en cachaient la vue.

Il n'eut pas le temps de pousser un cri ni de faire un mouvement que deux mousquets s'appuyaient sur sa poitrine, et en même temps une voix rude lui disait :

—Rendez-vous, ou vous êtes mort !

Au même instant dix paysans se jetaient sur lui et le saisissaient par tous les membres, de façon à rendre toute résistance impossible.

Le grand Louis allait s'élaner à son secours, armé de son énorme baliveau.

—Arrêtez! lui commanda Du Cantel avec calme. Ces braves gens se trompent; ce ne sont pas là des ennemis.

Puis, s'adressant à ses agresseurs:

—Laissez-moi, je veux parler à votre chef.

Et comme on ne lâchait pas prise, d'un brusque mouvement, il se débarrassa des mains qui le retenaient, comme un sanglier secoue la meute pendue à ses flancs.

Et il s'élança au milieu de la clairière.

Louis Bergerat le suivit, accompagné de Gervaise qui s'était cramponnée à son bras.

Le chef de cette bande de paysans armés était, nous l'avons dit, un prêtre.

De taille moyenne, mais bien pris et les membres musculeux, il portait un costume moitié ecclésiastique, moitié militaire.

En effet, il avait les souliers à boucle, la soutane et le tricorne d'un desservant, mais sa soutane était recouverte d'une cuirasse et, à une ceinture de cuir qui lui ceignait les reins, pendait une lourde épée. Les pans de sa soutane étaient relevés par devant, comme est la capote de nos soldats en marche.

C'était un homme d'une trentaine d'années; de longs cheveux bruns lui tombaient sur les épaules. Ses yeux clairs et fermes, largement ouverts, avaient des rayonnements d'inspiré. Ses traits un peu accusés n'avaient pourtant rien de rude et sa physionomie ne prenait un caractère de dureté, qu'à cause de sa barbe qui paraissait inculte.

Son vêtement religieux avait souffert de nombreux accrocs, à travers les bois et au milieu des intempéries de la saison et il offrait un aspect de délabrement, qui aurait bien pu donner à réfléchir au grand Louis sur le véritable caractère de ce chef de bande si étrangement accouré.

Il tenait un pistolet de chaque main et portait un bréviaire sous le bras.

C'est en entendant le cri d'alerte de ses sentinelles qu'il s'était ainsi armé, prêt à faire face à l'ennemi dont on lui annonçait la présence.

En voyant accourir vers lui Du Cantel en costume de paysan chasseur, il remit tranquillement ses pistolets à sa ceinture.

—Qui êtes-vous? et que faites-vous dans ces bois? demanda-t-il à Du Cantel.

—Vous le voyez, je chasse, répondit celui-ci.

—Vous êtes donc le seigneur de ces lieux? demanda le prêtre avec une expression farouche et d'une voix pleine d'amertume.

—Oh! oh! il paraît que vous n'aimez pas les nobles! fit Du Cantel qui avait saisi l'expression de haine manifestée dans les paroles de son interlocuteur.

—Que vous importe? répondez! commanda d'une voix sèche le prêtre capitaine.

—Cela importe beaucoup, au contraire, car je crois que nous allons nous entendre; je déteste autant les nobles qui nous rongent et nous oppriment que les gens de la gabelle qui nous dévorent et nous tuent.

—Qui donc êtes-vous?

—Noël Gorin Du Cantel.

—Le héros de Malaunay! Dans mes bras, mon fils, dans mes bras!

Et tendant les mains avec empressement à son interlocuteur, il l'attira sur sa poitrine, et l'embrassa avec de grandes démonstrations de joie enthousiaste.

Puis se tournant vers ses hommes:

—Mes amis, voilà désormais votre chef! c'est lui qui est seul digne de commander l'armée des proscrits, l'armée des malheureux, l'armée de souffrance!

CHAPITRE XXVII

Le général de l'armée de souffrance.

Ce titre d'armée de souffrance était bien choisi pour désigner cette foule de malheureux, chassés de leur demeure par la férocité des exacteurs, par l'impitoyable violence des agents de la gabelle, par tous les avides rongeurs qui dévoraient la moelle et suçait le sang du peuple.

Cette troupe qui venait de se mettre sous les ordres de Du Cantel offrait l'aspect le plus lamentable.

La plupart n'étaient vêtus que de haillons; à leurs yeux caves, à leurs faces pâles, émaciées, à leurs membres décharnés, on voyait qu'ils avaient souffert toutes les misères, toutes les privations.

À travers la neige, les boues glacées, sur les pierres des chemins, dans les champs hérissés d'épines et de pointes aiguës, ils allaient nu-pieds, laissant derrière eux la trace sanglante de leurs pas.

Mais sous ce nom de *va-nu-pieds*, qui les désignera bientôt, ils sèmeront l'épouvante, comme plus tard les fils de la révolution terrifieront les ennemis du peuple sous le nom de *sans-culottes*; et ces appellations de mépris deviendront des termes de gloire.

Du Cantel avait un moment été saisi d'émotion par les paroles chaleureuses qui l'appelaient au commandement des révoltés. Il demeura un instant silencieux, en présence de la grande responsabilité qui allait peser sur lui; consultant ses forces, plongeant les regards dans cet avenir de luttes, de massacres, de représailles, de malheurs et de ruines que l'insurrection populaire allait accumuler devant elle.

Mais il se sentait acculé à une inexorable extrémité.

La révolte à main armée ou le gibet pour lui; la plus épouvantable misère pour les siens: telle était la perspective qui s'ouvrait devant lui.

Il n'y avait pas à hésiter.

—C'est un grand honneur que vous me faites, dit-il en s'adressant au chef inconnu et à sa troupe. Mais pourquoi me choisissez-vous pour vous commander, lorsque je vois un homme déjà investi de ce pouvoir et qui m'en paraît digne de tous points?

—Vos exploits de ce matin nous sont connus, répondit le prêtre capitaine; déjà toute la contrée en est instruite et partout les paysans prononcent votre nom avec

admiration, votre nom qui est devenu la terreur des soldats de la gabelle.

—Mais qui êtes-vous ? D'où êtes-vous ? Quel est votre but ?

—Qui nous sommes ? des proscrits comme vous. Je me nomme Morel ; j'étais naguère vicaire de la paroisse de Saint-Saturnin, à Avranches.

—Quoi ! si loin...

—Oui ; il y a dix jours que nous marchons, campant le jour dans les bois, voyageant la nuit dans les sentiers détournés pour éviter les troupes du roi. Mon père était un brave paysan des environs d'Avranches ; les terribles décrets qui viennent de ruiner la Normandie l'ont chassé, lui et ma vieille mère, de sa demeure, et ils sont morts de faim, avant que j'ai pu apprendre leur malheur. Je suis un ministre d'un Dieu d'équité ; les lois qui oppriment le peuple sont iniques, infâmes. Mon devoir était tout tracé ; mon indignation a déterminé ma conduite. J'ai quitté l'autel pour me mettre à la tête de ces pauvres gens, et nous allons à Rouen où nous avons donné rendez-vous à tous les déshérités. Nous avons poussé le cri de révolte, parce qu'il n'y a plus pour nous moyen de vivre. Nous sommes cent ici ; mais je sais que d'autres groupes se forment. Des Sablons est, du côté de Lisieux, à la tête d'une troupe nombreuse ; Boi-drot, un rude paysan du pays de Caux, est devenu le colonel des Plombs, car sa main et celle de ces hommes s'est déjà appesantie sur les agents du fisc et de la gabelle. Bientôt toute la Normandie sera en feu et nous pourrons imposer au gouverneur la justice et l'équité ; car nous ne demandons que cela.

—J'accepte le terrible honneur que vous m'offrez, répondit Du Cantel d'une voix ferme. Mais si vous consentez à me suivre, songez que vous aurez avec moi des jours sans pain, des nuits sans sommeil, des marches longues et difficiles par la pluie et par les frimas ; que vous aurez à combattre des ennemis impitoyables qui ne font pas de prisonniers et qui massacrent tous ceux qui tombent entre leurs mains. Voilà la perspective que je vous offre. Si vous avez l'âme forte et le cœur vaillant, suivez-moi.

Un cri d'enthousiasme couvrit ces sombres paroles de Du Cantel.

Ces malheureux étaient prêts à braver tous les périls, à affronter toutes les souffrances pour résister aux sanglantes exactions du fisc.

—Vous allez vous diviser en deux sections, dit-il à ses hommes. L'abbé Morel...

—Appelez-moi des Mondrins, c'est mon nom de guerre, interrompit le vicaire de Saint-Saturnin.

C'est en effet sous cette appellation qu'il est connu dans l'*Histoire de la guerre des Nu-Pieds*, car ici nous n'inventons ni un nom, ni un événement.

—Des Mondrins prendra le commandement de la première section. Choisissez parmi vous un homme qui commande la seconde.

Tous les yeux s'étaient en ce moment portés sur le grand Louis dont la haute stature, l'attitude résolue, l'apparence de force, de vigueur, avaient frappé tous les regards.

—Ah ! ah ! vous avez remarqué ce grand garçon-là,

dit en riant Du Cantel qui avait deviné la pensée de ses hommes. Vous avez du coup d'œil, car c'est un cœur vaillant et une rude poigne. Allons, Louis, puisque la muette invitation de ces braves gens vous y appelle, mettez-vous à la tête de la deuxième section.

—En marche tout de suite alors, répondit le grand Louis, qui depuis un moment, était préoccupé, car je crains une surprise.

—Que veux-tu dire ? as-tu remarqué quelque chose ? demanda Du Cantel.

—Ce matin vous avez envoyé Gervaise et ce misérable Lafouine à Rouen pour chercher des provisions ?

—Oui.

—Cet odieux bossu en a profité pour entraîner sa compagne de route dans un endroit désert, et si je n'étais arrivé à temps, la pauvre enfant...

—Je comprends.

—Ce scélérat m'a échappé, comme j'allais l'étrangler. Dans sa rage, il est capable de tout, même de vous trahir.

—D'autant plus que votre tête est mise à prix, ajouta des Mondrins, et pour peu que cet homme soit avare...

—Lui ! il nous vendrait tous pour six deniers, comme fit Judas pour le Christ, affirma le grand Louis.

—Alors, suivez-moi ! s'écria Du Cantel qui s'élança, le cœur plein d'anxiété, vers le campement où il avait laissé sa chère Marie-Jeanne, son adorée Jeannette et toute cette nombreuse famille de proscrits dont il s'était proclamé le père et le protecteur.

Lorsqu'ils arrivèrent à une centaine de pas des ruines de l'ancien rendez-vous de chasse, il fit faire halte à ses hommes, en leur recommandant le plus grand silence.

—Si un affreux malheur que me fait redouter la révélation de Bergerat était arrivé, si les soldats de la gabelle avaient surpris notre retraite, il ne faut pas tomber dans un guet-apens. Je vais en avant. Vous accourez à mon premier appel.

Saisi d'un sinistre pressentiment, haletant d'inquiétude, Du Cantel se coula à travers un fourré, éperdu, s'arrêtant de temps en temps pour écouter.

L'horrible inquiétude qui le torturait augmentait à chaque instant, car il n'entendait aucun bruit, aucune voix, aucun de ces murmures que répand autour de lui un fourmillement de femmes et d'enfants.

Il était pâle ; la sueur lui perlait au front ; l'angoisse qu'il éprouvait était inexprimable.

Enfin, n'y tenant plus, il bondit en avant, et se trouva à la porte de l'asile souterrain où il avait laissé tant d'êtres chers à son cœur.

Partout le vide et le silence.

Il se précipita comme un fou dans le souterrain, livide, échevelé, appelant Marie-Jeanne, appelant sa Jeannette, appelant le petit Pierre.

Rien ne répondit à ces cris désespérés.

Mais une lueur d'espoir lui traversa le cerveau comme un éclair.

—Je suis fou ! s'écria-t-il. Ils ont dû avoir le temps de fuir... Ils errent peut-être dans les bois... Courons.

Et en deux enjambées il se trouva hors des caveaux.

Un formidable ricanement retentit autour de lui.

Cinquante soldats l'entouraient, trépignant de joie, faisant retentir la clairière de leurs cris de triomphe.

Du Cantel, livide, l'œil sanglant, poussa un rugissement formidable et fou de rage, sans calculer le danger, sans compter ses ennemis, il se rua sur la troupe.

Il était réellement terrible, car les premiers rangs reculèrent.

Mais la conscience de leur force ranima bientôt les plus lâches, et tous, s'excitant en agitant leurs armes, se jetèrent sur lui comme une trombe.

Du Cantel n'avait que son mousquet, dont il se servait comme d'une massue. Plus d'un crâne fut fendu. Mais, seul contre cinquante, il devait être bientôt écrasé sous le nombre.

CHAPITRE XXVIII

L'expédition du major de Vieuport.

Les deux compagnies de soldats désignés pour aller s'emparer de Du Cantel étaient arrivées, sur les indications du traître Lafouine, à la lisière du bois de Malau-nay.

Là le chef de l'expédition leur fit faire halte.

Le major de Vieuport appela à lui les deux officiers qu'on avait mis sous ses ordres.

—Je ne me fie pas du tout, leur dit-il, à ce paysan dont la physionomie n'a rien d'avenant. Il peut tout aussi bien nous trahir nous-mêmes, que trahir ses amis. Nous devons donc agir avec prudence. Je vais m'engager dans la forêt avec la première compagnie ; vingt-cinq hommes vont rester ici pour assurer nos communications avec Rouen ; une autre section me suivra à cinq cents toises de distance, pour garantir notre retraite et nous prêter secours au besoin, si nous étions attirés dans une embuscade.

« Quelques éclaireurs reliaient entre elles les trois troupes et battraient les taillis à droite et à gauche pour nous éviter d'être coupés et nous préserver de toute surprise.

Puis s'adressant à un sergent :

—Qu'on double la garde de ce paysan et à la moindre alerte qui dénoncerait sa trahison, qu'il soit impi-toyablement massacré.

Lafouine n'avait nullement l'intention de tromper le major et sa troupe, et il désirait de toutes les forces de sa haine et surtout avec toute l'ardeur de son avarice, livrer Du Cantel, gagner les deux cents pistoles et se venger du grand Louis, de Gervaise qu'il supposait être retournés au rendez-vous de chasse.

Malgré cela, il était visiblement mal à l'aise et paraissait troublé ; aussi était-il entouré de visages sévères et de regards farouches.

Les deux soldats surtout qu'il avait arrachés à leur partie amoureuse et à leur gai festin, lui faisaient une mine féroce et murmuraient des menaces à le faire frémir.

Il cherchait à se rassurer, en se disant qu'en somme il était sincère, qu'il n'avait nullement l'intention de

mener les troupes à un guet-apens, qu'il n'avait sa conséquence rien à craindre.

Malgré cela il avait peur.

De quoi ?

De l'inconnu, du hasard, de la fatalité. Il était tout-ementé d'une appréhension dont il ne découvrait pas l'origine et qui avait sa cause, moins peut-être dans les menaces des soldats, que dans les reproches de sa conscience qui lui faisait secrètement redouter un châti-ment imprévu de son action scélérate.

Et puis qui sait si le grand Louis, qu'il avait menacé, n'avait pas deviné son projet ?

Qui sait s'il n'avait pas eu le temps de prévenir Du Cantel ?

Celui-ci serait alors sur ses gardes ; il pouvait préparer une embuscade et faire croire alors réellement aux soldats qu'il n'avait fait semblant de trahir que pour les amener dans un piège.

Toutes ces pensées, toutes ces appréhensions envahissaient tumultueusement son cerveau et le plongeaient dans la plus terrible anxiété.

Pour parer autant que possible à l'épouvantable éventualité qui le menaçait, il prit le parti de s'en ouvrir au chef de l'expédition.

—Monsieur le major, dit-il en s'adressant au baron de Vieuport, nous voici près d'être arrivés ; je crois qu'il serait temps de prendre vos précautions pour que notre homme ne nous échappe pas.

—Ah ! ah ! fit le major, voilà que déjà tu cherches, en cas d'insuccès ou de guet-apens, un prétexte pour faire excuser ta trahison.

—Je suis un bon serviteur du roi, monseigneur, et j'aimerais mieux perdre la vie que de trahir ses fidèles et vaillants soldats, comme vous êtes tous. Mais toute expédition, si habilement conduite qu'elle soit, peut échouer par un cas fortuit. Eh bien ! en ce moment j'ai peur...

—Tu vois bien que tu nous as menti, misérable ! mais tu n'y perdras pas...

—De grâce, monseigneur, écoutez-moi. Je vous disais que j'avais peur qu'on eût soupçonné l'acte que je viens d'accomplir et qu'on eût prévenu le Du Cantel.

—Qui donc ?

—Le grand Louis.

—Qu'est-ce que c'est que ça, le grand Louis ?

—Mon ennemi et un révolté que j'ai menacé.

—Tu as eu tort.

—Je le sais, mais il avait failli m'étrangler ce matin, dans les bois.

—T'étrangler ? pourquoi ?

—Parce que je ne voulais pas marcher avec les rebelles et que je voulais m'enfuir ; c'est un miracle que j'aie pu m'échapper de ses griffes.

—Tout nous commande la prudence, reprit le major après une minute de réflexion. Tu as peut-être raison, parle, je t'écoute.

—Et puis, reprit le traître ainsi rassuré et encouragé, le Du Cantel avait envoyé à Rouen plusieurs émissaires ; moi-même j'avais été désigné par lui pour aller chercher des vivres, et les deux pistoles dont vos soldats m'ont dépouillé m'avaient été remises pour que j'aie

acheter des provisions. Ces émissaires peuvent avoir eu vent de cette expédition et être accourus prévenir du danger celui que vous venez chercher.

—C'est bien ; je te comprends.

Puis s'adressant à ses hommes à voix basse :

—Développez vos rangs et avancez en entourant la clairière.

« Que dix hommes restent ici pour garder notre guide et nous servir d'appui et de point de ralliement. En avant !

Les craintes de Lafouine étaient vaines. La troupe arriva sans encombre aux ruines du rendez-vous de chasse et envahit brusquement l'asile des proscrits.

Mais, à sa grande fureur, elle n'y trouva que des femmes, des enfants et des vieillards.

Du Cantel était parti en chasse, au fond du bois, loin de ces lieux où il croyait les siens en sûreté.

Mais quand les soldats surent qu'il y avait là la femme et la fille du condamné ils poussèrent un cri de joie.

La prise était bonne.

En tenant la femme et l'enfant, ils auraient l'homme, ils le pensaient du moins.

Mais le courage de Marie-Jeanne était à la hauteur de l'héroïsme de son mari.

Sans doute, en se voyant aux mains de ces barbares soldats dont elle avait tout à redouter, elle fut saisie d'une immense douleur.

Mais elle eut une consolation en songeant que son cher Noël était à l'abri de leurs coups.

Le major fit amener la noble femme devant lui.

—Où est ton mari ? lui demanda-t-il brutalement.

Marie-Jeanne ne répondit pas.

Le major renouvela sa question, en l'accompagnant d'un geste menaçant et d'un juron formidable, mais il n'obtint qu'un sourire de dédain.

La fureur du baron de Vieuport était à son comble.

—Ah ! fille de manant, femme d'assassin, s'écria-t-il, le bourreau saura bien te délier la langue.

—Livrer mon mari ! fit-elle avec une expression de courage farouche ; ah ! vous ne me connaissez pas ; vos bourreaux pourront me travailler les chairs, m'arracher les entrailles, ils ne m'arracheront pas une trahison.

Et droite, fière, immobile, serrant sa fille contre son cœur, elle défiait le major frémissant.

—Je saurais bien te faire parler, moi, si l'on voulait, fit un soldat, un de ceux qui n'avaient échappé, dans la nuit, qu'à grand'peine à la lourde massue de Du Cantel.

—Je te donne carte blanche, dit le major.

—Eh bien ! pendant que je m'emparerai de son enfant, que deux hommes retiennent cette femme, car la femelle du tigre a des griffes.

—Allez, dit le major.

Marie-Jeanne comprit l'infâme projet du soldat.

Elle poussa un cri de lionne à qui l'on veut prendre ses petits.

Tenant d'une main sa fille qu'elle serrait énergiquement contre son cœur, de l'autre elle lutta désespérément contre les soudards qui s'étaient jetés sur elle.

Ce fut une lutte à la fois monstrueuse et ignoble.

Marie-Jeanne, échelée, poussait des cris aigus qui auraient remué les entrailles d'une bête féroce, plantait ses ongles dans la face des soldats, les mordant avec rage, opposant une résistance désespérée.

Meurtrie, demi-nue, elle dut abandonner sa fille dont les misérables sbires de la gabelle menaçaient de déchirer les membres, en les tirant à eux pour arracher l'enfant des bras convulsifs de sa mère.

Abîmée de douleur, folle de désespoir, elle tomba inanimée sur le sol.

Un cri de sa Jeannette la remit sur ses genoux.

—Grâce ! grâce ! supplia-t-elle, tendant vers ses bourreaux ses bras meurtris et ses mains ensanglantées.

—Réponds ! lui ordonna brutalement le major.

—Je ne puis pas ; mon Dieu ! vous savez bien que je ne puis pas !

—Attendez ; je vous réponds qu'elle va répondre, fit en ricanant le soudard qui s'était emparé de la petite Jeanne.

Il prit alors le petit enfant par un pied, et le tenant suspendu, la tête en bas, il tira du fourreau sa large rapière.

—Si tu ne réponds pas, dit-il à la mère éperdue, je fends en deux ton enfant.

Un cri d'horreur s'échappa de la bouche de tous les malheureux prisonniers.

Marie-Jeanne, elle, comme frappée de la foudre, demeura muette de stupeur.

Ce crime dépassait ses prévisions. Elle n'avait pas songé à un aussi abominable forfait.

Elle regarda le soldat avec des yeux qui avait l'air de ne pas comprendre, tant ils étaient fixes d'effarement.

—M'as-tu entendu ? répéta le bandit.

Mais la mesure était dépassée ; et le malheur qui menaçait la pauvre mère était si grand, qu'au lieu de la terrasser il lui donna un choc terrible, suivi d'une immédiate réaction.

Fixant le soldat d'un œil implacable et qui se remplissait peu à peu d'une flamme ardente, elle se redressa et se mit vaillante et fière devant ses ennemis.

Puis, tendant les mains vers sa petite Jeannette :

—Ma fille, tu ne peux me comprendre ; mais quand ces assassins t'auront tuée, dit-elle, d'une voix grave et empreinte d'une émotion étrange, tu iras vers Dieu qui ouvre à ses anges tous les secrets de la terre ; et alors tu m'approuveras, en apprenant que je t'ai laissée mourir, car tu apprendras en même temps qu'un enfant doit donner sa vie pour sauver son père.

Puis s'adressant au major :

—Je ne dirai rien ! termina-t-elle avec une sombre résolution.

— La suite au prochain numéro. —

— La charité voit tous les hommes du même œil.

— Une seule journée d'un sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

REGIT D'UN VIEUX PAYSAN

(Voir à partir du n° 2)

NOUVELLE

“ A ce moment les yeux de Clairette habitués à la petite clarté de l'église, distinguèrent nettement et d'un seul coup la grande figure de M. Blanc, et devant lui Jean... Jean ! à côté de Pérance dont la haute coiffe blanche portait la fleur d'oranger liée d'un ruban blanc.

“ Chez nous, ça suffit. Pas de robe blanche ; c'est trop cher. Et à quoi bon ? Pourvu qu'une fille ait le droit de mettre le petit bouquet dans les dentelles de la coiffe, c'est tout. On ne lui en demande pas plus.

“ Cette fois Clairette sentit que c'était le coup de la mort qu'elle recevait. Elle dit merci à la sainte Vierge, puisquo tout était fini pour elle, et retomba dans le noir où toutes les idées disparaissent.

“ La noce s'acheva gaiement. Jean se forçait d'abord un peu pour rire, puis finit par s'y mettre comme tous. Maître Javeau avait tiré son meilleur vin. Le repas fut superbe et dura dix heures. Après ça on dansa et, le soir, plus d'un gars s'aligna sous les buissons et dans les fossés, n'en pouvant plus de boire et de rire.

“ Le lendemain M. Blanc eut affaire dans son église et distingua au pied d'une colonne quelque chose de noir qui ne se mouvait pas. On eût dit une personne. Il parla. Ça ne répondit rien. Regardant de près il vit Clairette et la crut morte. Un homme comme lui, ça devine tout, c'est comme la sœur Théophile. A force d'en voir et d'en savoir !

“ Elle n'était pas tout-à-fait morte, non, mais elle n'en valait guère mieux. Il comprit ça d'un coup d'œil, et, sans rien dire, la porta chez lui. Elle ne pesait pas lourd, vrai !

“ Segonde, sa servante, leva les bras et ouvrit la bouche pour parler. Mais il lui dit sévèrement : — Faisez-vous. Portez cette petite sur votre lit.”

“ Puis il lui fit respirer quelque chose de fort. A la fin, l'enfant ouvrit les yeux, mais quels yeux ! La mort était écrite au fond. Le curé vit bien qu'il n'y avait rien à faire. Toutefois il envoya à la ville chercher le médecin, pour sa conscience. Ensuite il parla doucement à Clairette. Elle répondit de même, racontant tout, car elle sentait que cette fois, Dieu merci, elle allait partir pour le pays où sa mère était tranquille depuis longtemps.

“ Quand elle fut toute préparée pour s'en aller, elle sentit un grand calme intérieur, n'en voulant à personne.

“ M. Blanc comprit qu'elle voulait faire sa paix avec tous. Il alla les quérir. La nouvelle se répandit vite. Les choses mauvaises, un vent fou les apporte. Jean resta comme assommé sur place. La Pérance arriva en courant, les yeux noyés. Maître Javeau chôma de fumer sa pipe. Il aurait mieux aimé continuer, mais avec M. Blanc il n'y avait pas à trainer la jambe.

“ Quand ils furent tous là, Clairette les mira avec ses yeux plus grands qu'il ne fallait et bien doux.

“ On dit que ceux qui s'en vont ont une clarté d'âme particulière. Elle devina ce qu'on ne lui avait pas dit, les jugea tous en charité, les pardonna et leur dit adieu. Puis sa tête se renversa. A quel esprit du ciel tendit-elle ses bras en disant d'une voix si douce qu'on ne l'entendit quasiment pas : — “ Je suis Clairette !”

“ Pérance ne la quitta qu'en terre. Jean s'en alla dans le jardin. prit le vieux pommier dans ses bras, et la tête dessus, pleura comme s'il n'était ni un homme ni un soldat.

“ Or moi, je vais vous dire pourquoi tout ça est arrivé à cette enfant : — C'est qu'elle n'avait pas de force. Voilà.”

PIERRE GAËL

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

DEUXIEME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

Et le soleil ?

Et le soleil aux rayons d'argent et d'or, qu'elle avait eu toute sa vie autour de sa petite maison du village, et qui semblait, dans ses yeux avoir laissé comme une étincelle ?

Et le soleil qui donne espoir et joie, qui rend la vie, qui fait chanter ?

Le bon soleil... n'avait jamais paru là... jamais !

Là-haut, — tout en haut, — un coin du mur était parfois éclairé d'une lueur pâle, — vue, d'en bas, comme du fond d'un caveau.

Et c'était tout ! N'était-ce pas assez... pour savoir qu'ailleurs la campagne se gonflait à sa chaleur bienfaisante, les fruits mûrissaient, les moissons se doraien... pour savoir qu'ailleurs aussi, loin par exemple, les forêts mystérieuses étaient baignées d'ombre et que partout, dans les fourrés, dans les arbres, partout où il y avait des feuilles, enfin, piaillaient des oiseaux, qui criaient en se bataillant ?

Là, dans cet atelier dont le plafond bas paraissait peser de toute sa lourdeur sur la tête des ouvrières, — si bien qu'Albine le touchait de sa main, — là l'obscurité régnait du matin au soir et il fallait allumer le gaz toute la journée.

Une vingtaine d'ouvrières, serrées coude à coude, y travaillaient, étiolées, comme ce qui pousse loin de la bonne lumière, — et jaunes, de ce jaune anémique qui atteignait même les lèvres.

Elles travaillaient en silence, sous l'œil sévère de madame Clinchard.

Chacun de leurs gestes, aux malheureuses, était pour ainsi dire compté, et l'œil, qui fouillait partout d'un seul coup, ne souriait jamais, au contraire, annonçait toujours une dureté.

Une ouvrière avait-elle à demander conseil, elle se dérangeait doucement, sans remuer sa chaise, filant ainsi qu'une ombre en passant derrière les autres, et c'était à voix basse qu'elle parlait.

Madame Clinchard répondait brièvement, par monosyllabes le plus souvent, car parler trop, faire des phrases longues, perdait du temps.

Dans ce silence constant, si profond qu'il eût paru recueilli, si l'endroit eût invité au recueillement, si profond qu'on y sentait une épouvante, s'entendait seulement le bruit sec des aiguilles trouant le linge...

Ou bien, ce que l'on entendait encore, cela, hélas ! souvent, — c'était une toux obstinée, rauque et violente, quoique dissimulée, qui attirait les larmes aux yeux d'une ouvrière...

Madame Clinchard, alors, ne jugeait pas à propos de se retourner ou de prêter attention...

Et la toux ne cessait, pourtant, que lorsque l'ouvrière, toute secouée, vibrante, abîmée, portait vivement son mouchoir à ses lèvres et le retirait taché de sang — souriant, la malheureuse, d'un sourire navré.

C'était une agonie lente, qu'une pareille besogne.

Et cependant le travail, pour les femmes, est si difficile à trouver, dans cette ruche bourdonnante de Paris, que jamais l'atelier de madame Clinchard n'était dégarni.

Rarement les lingères la quittaient, de leur plein gré surtout. Quelques-unes, après un peu de temps, — de celles que faisait rêver une vie de fainéantise où l'honneur comptait pour rien, tenait peu de place — l'avaient abandonnée.

D'autres, plus nombreuses, étaient mortes, après un court séjour à l'hôpital.

Trois ou quatre s'étaient mariées ; deux s'étaient établies à leur compte, dans les environs, et faisaient concurrence à l'atelier de la rue Clichy.

Les autres usaient leurs forces, leur sang, brûlaient leurs yeux, heureuses encore d'un maigre salaire qui leur donnait la satisfaction d'elles-mêmes, et qu'elles employaient souvent, non seulement à leurs besoins, mais encore — dévouements ignorés — aux exigences de quelque vieillard ou de quelque être cher.

Ce fut le cas d'Albine Mirande.

Ah ! si elle avait été seule ! Peu lui eussent importé, vraiment, les privations, mêmes les plus cruelles !... Mais l'enfant !!

Elle ne pouvait le traîner rue de Clichy, et d'autre part la concierge de la rue du Mont-Cenis, malgré sa complaisance, ne pouvait s'en charger tous les jours.

On lui indiqua une gardeuse, demeurant dans la rue, qui avait déjà une dizaine d'enfants d'ouvriers — obligés comme Albine de s'absenter toute la journée et qui, peut-être, pour peu de chose consentirait à se charger de Paul.

Albine, malgré sa répugnance, s'en alla trouver la mère Ladurette. — C'était le nom de la gardeuse.

La mère Ladurette était connue dans tout le quartier, où elle distribuait de temps en temps des cartes-prospectus qui portaient :

VEUVE LADURETTE

Sage-femme

Garde les malades, se charge de surveiller les enfants : bonne tenue ; éducation soignée. Grande et superbe installation avec vue sur un parc.

Cette carte-réclame mentait, un peu comme tous les prospectus et comme toutes les réclames. La mère Ladurette, une vieille à la figure énorme, flasque et molle, au menton pendant, à la graisse jaune, aux yeux brillants, enfoncés, faux, au ventre rebondi, à la poitrine crevant la robe, la mère Ladurette, disons-nous, si elle était sage-femme, y joignait un autre mérite, celui d'exercer sans aucun droit.

On ne l'employait guère qu'en certains cas et les malheureuses qui recouraient à elle étaient obligées de ca-

cher quelque faute et avaient besoin de s'entourer de mystère.

Voilà pour la sage-femme.

L'éducation soignée se réduisait à hasarder dans une conversation quelques liaisons aventureuses, en désaccord avec la grammaire.

Quant à la bonne tenue, elle consistait en un clin d'œil astucieux, fréquemment renouvelé, qui semblait indiquer chez la vieille tout un monde de pensées qu'elle n'exprimait pas, et en une façon particulièrement distinguée d'offrir du tabac.

Brochant sur le tout, une saleté repoussante.

Enfin, il n'était pas jusqu'à la vue splendide sur un parc qui ne fût mensongère. Pour avancer cette énormité, il fallait même avoir une extrême audace, ou bien être doué du plus profond mépris pour la vérité.

L'appartement de la gardeuse, situé au troisième étage, donnait sur une maison voisine, dans laquelle était une pension. Ce que la vieille décorait du titre de parc était six peupliers hauts de deux mètres, gros comme le poing, mourant faute d'eau, lesquels étaient plantés symétriquement dans le préau. Le soleil brûlait le gravier autour d'eux et ils faisaient mal à voir, tant ils étaient malmenés par le sort, tant ils étaient chétifs, tant les feuilles semblaient avoir mis de peine à pousser !...

Dans les quatre chambres de son appartement, madame Ladurette avait placé des lits.

Tous étaient occupés, sauf un, quand Albine vint proposer à la vieille la garde de son fils.

La gardeuse eut soin de lui faire remarquer, en appuyant beaucoup sur la rigueur des temps, sur la cherté des loyers, sur le nombre des demandes analogues qu'elle recevait.

Après quoi, et non sans avoir bataillé, il fut convenu que la jeune mère abandonnerait par jour à madame Ladurette vingt sous sur les deux francs cinquante qu'elle recevait chez madame Clinchard.

Et ce fut ainsi que vécut Albine — si ce n'est pas être suprêmement ironique que d'appeler vivre cette lente mort amenée par le travail excessif et les privations.

Elle était aussi robuste que vaillante ; son sang était chaud et vivace ; sa sève était féconde ; elle résista.

Elle y perdit sa fraîcheur ; elle y perdit sa beauté, aussi. Mais que lui faisait la coquetterie, à présent ! Depuis longtemps elle avait fait le sacrifice de sa beauté et il n'entraît même pas dans son cœur la pensée qu'un jour pourrait venir où les angoisses étant oubliées, il lui serait permis d'aimer encore. Là-dessus, elle ne se trompait pas. Elle savait qu'elle n'aimerait plus.

Cependant les occasions ne lui manquèrent point, dans les premiers temps surtout, alors que tout en elle indiquait encore la fraîcheur et la santé : ses yeux qui brillaient ; la pureté de son front sous les lourds bandeaux de ses blonds cheveux ; ses lèvres rouges comme la pourpre, et sa taille mince, droite et flexible, décelant un corps souple, jeune, ardent, et ses mains qu'elle avait petites et qui étaient devenues blanches, à Paris, depuis que la chaleur lourde du gaz, dans l'atelier de madame Clinchard, remplaçait les brûlures du grand soleil.

Deux ou trois des amies qu'elle s'était faites à l'atelier, et qui enviaient sa beauté, ne lui ménageaient pas les conseils, à ce propos.

A plusieurs reprises, elle faillit être entraînée à des parties improvisées auxquelles sa bonne foi naïve consentait, mais qui étant de dangers auxquels sa nature énergique la fit échapper.

Devenue, dès lors, prudente, elle cessa toute liaison avec ses camarades, aimant mieux vivre seule, ne ressentant pas le besoin d'une amitié pour la consoler ou la soutenir, — certaine de toujours trouver en elle-même la force qu'il lui fallait contre les orages de la vie, — certaine aussi que son besoin d'affection trouverait à s'épancher sur son fils qu'elle adorait.

Et c'est ainsi que les années s'enfuirent.

Les mois succédèrent aux mois, les années aux années, et tous les matins, à la même heure régulière, Albine sortait de chez elle, descendait la rue du Mont-Cenis, suivait un moment les boulevards extérieurs et gagnait l'atelier, où avant tout le monde, été, hiver, automne et printemps, était arrivée madame Clinchard.

Dix années s'écoulèrent et aucun événement important ne rompit l'uniformité de cette vie.

Albine, à trente ans, paraissait vieille. Une ride creusait son front.

Ses doux yeux, d'un bleu si profond, s'étaient ternis et ils étaient entourés maintenant d'un large cercle jaunâtre.

De longs fils d'argent couraient dans ses cheveux et sur ses lèvres flétries jamais ne jouait un sourire !...

A trente ans !

Madame Clinchard l'avait fait monter en grade, au fur et à mesure qu'elle acquérait plus d'habileté, plus d'intelligence des travaux qu'on lui confiait.

Au bout de dix ans, elle gagnait cinq francs par jour, mais comme elle n'avait pas abandonné le petit cabinet de la rue du Mont-Cenis, auquel elle s'était attaché avec une sorte de superstition, ce salaire lui suffisait.

Paul allait à l'école, il apprenait vite et sa pétulance emplissait de cris, d'éclats de rire, de soleil enfin, la tristesse de ce cabinet.

Madame Clinchard, — ces dix ans passés, — s'était prise d'une sympathie bizarre pour Albine, — s'il est possible d'appeler de ce nom le sentiment qu'elle éprouvait.

Elle croyait reconnaître chez la jeune paysanne la rudesse, l'astuce, la persévérance qui étaient les côtés de son propre caractère à elle-même, et elle ne connaissait pas assez Albine pour deviner que cette rudesse n'était que de la timidité, que l'astuce n'existait pas et qu'elle était au contraire remplacée par une naïveté que les malheurs n'avaient pas fait disparaître, enfin que la persévérance, — elle existait celle-là, — n'était amenée par aucune ambition, ni par l'envie de faire fortune, ni par le besoin d'échapper à une position subalterne.

Elle se trompa donc sur Albine, mais ne s'en rendit jamais compte.

Croyant reconnaître des affinités de tempérament, elle se rapprocha d'elle.

Cette amitié ne changea rien à la situation qu'elle lui

avait faite, ne se manifesta par aucun conseil, par aucun service, par aucune parole.

A peine Albine elle-même s'en douta-t-elle.

Tout ce que put faire madame Clinchard, ce fut de la regarder avec moins de dureté que les autres ouvrières, de lui donner de jour en jour les ouvrages les plus difficiles, comme si elle avait au contraire pris à tâche de l'embarrasser, et ainsi, de lui faire attirer quelque réprimande.

Cinq ans après, Albine Mirande était première ouvrière chez madame Clinchard.

Elle gagna alors dix francs par jour.

Elle se vit riche, désormais à l'abri de la misère.

Une petite chambre propre se trouva vacante, dans sa maison, auprès de son cabinet, dont la lucarne avait éclairé, depuis quinze années, bien des larmes, des désespoirs secrets et des ennuis mortels : elle la loua, la meubla, et y installa son fils.

Celui-ci fut mis en pension et ne revint plus que le soir.

Sur ces dix francs quotidiens, huit étaient sacrifiés à l'éducation, au bien-être de Paul.

La mère déployait des ressources d'imagination extraordinaires pour réduire encore de quelques sous la maigre somme dont elle avait besoin pour elle-même.

Que de prodiges il lui fallut pour rester propre, et même coquette, avec cela !

Et l'enfant, lui aussi, était propre et coquet.

Il était très grand, maintenant, — avait grandi tout d'un coup, ce qui rendait sa santé quelque peu chancelante, — son visage était fin, distingué et fier, — mais s'il avait la beauté aristocratique de son père, il avait de plus que lui, les yeux bleus, le regard long, les cheveux blonds et soyeux de sa mère.

Ses mains étaient petites, ses pieds cambrés ; avec l'âge ses épaules s'élargiraient, sa taille s'assouplirait ; il promettait d'être un joli cavalier, et sa mère, dans les rares, bien rares fois qu'elle sortait avec lui, était tout orgueilleuse de l'avoir à son bras.

Il avait quinze ans !... C'était l'âge, déjà, des réflexions, des observations embarrassantes, des questions indiscrètes, et la pauvre mère le devinait souvent quand elle voyait, sans motif, une ombre s'épancher sur le visage de son bien-aimé fils.

Que pensait-il, et que lui demanderait-il un jour ?

Ce fut à cette époque, pourtant, où elle entrevoyait des angoisses nouvelles, qu'un bonheur inespéré lui advint, — de là où jamais elle n'avait rien attendu.

Un matin, elle arriva rue de Clichy et frappa à l'atelier dont elle fut étonnée de trouver la porte close.

Elle prit patience en se promenant sur le trottoir.

D'autres ouvrières arrivaient ; l'atelier, au complet, fut bientôt là, attroupe, anxieux.

Seule, madame Clinchard manquait.

C'était la première fois depuis quinze ans, depuis trente ans... depuis toujours !

Une petite bossue, souffreteuse, murmura, en frissonnant sous la jêlée de décembre :

— Il faut qu'elle soit malade ! Et gravement !...

Une autre dit, les mains fourrées sous son paletot :

—Mieux que cela. Si elle était malade, elle se traînerait ! Il faut qu'elle soit morte !

Au bout d'une heure, Albine fut chargée de se rendre rue de Lappe, où madame Clinchard avait son logement particulier, — ce qu'on savait, mais personne, jamais, n'avait pénétré. Elle y courut, tout d'une traite. La concierge, dans le corridor, l'arrêta.

—Je parie que vous êtes de l'atelier Clinchard ?

—En effet, et je venais pour savoir...

—Ce que la mère Clinchard est devenue...

—Serait-elle indisposée ?... Aurait-elle besoin de nous ?

—Ma foi non, ma bonne, et elle n'aura plus besoin de personne. Elle est tout agonisante. Ça lui a pris cette nuit. Elle s'est mise à pousser des cris. J'ai couru. Elle a demandé un prêtre. Elle a demandé un médecin. Les deux sont venus. Et ils sont repartis. Vous pouvez monter. Il y a là-haut la mère Ladurette qui la garde. Mais la Clinchard ne vous reconnaîtra pas !...

Albine, effrayée, grimpa les étages, et dans un petit logement propre et bien tenu, qui indiquait l'aisance, dans un lit aux piles de matelas superposées, trouva la maîtresse lingère qui râlait.

La mère Ladurette ronflait dans un fauteuil.

Albine s'agenouilla et pria.

Une demi-heure s'écoula.

L'agonisante rouvrit les yeux, promena un regard vague autour d'elle et tout à coup, ce regard s'arrêta sur Albine et on eût dit qu'il y avait là, au fond de cette intelligence déjà obscurcie par la mort, un effort pour se souvenir.

Le regard s'éclaira. Sans doute l'intelligence s'avivait. La mémoire revenait.

—C'est vous, dit-elle, d'une voix basse qu'entrecoûpaient les affres de la mort..... C'est vous..... attendez !.....

Elle sembla faire un effort surhumain et ses doigts osseux, jaunes, longs, se glissèrent sous son oreiller, en tirèrent une clé qu'elle n'eut pas la force de tendre à Albine et qui roula par terre, réveillant en sursaut la mère Ladurette.

Et la lingère râlant :

—C'est la clé... de l'atelier... faut pas que le travail chôme... deux... deux heures de perdues !... Allez... je vous.... Ah ! vous.... ah !

La phrase resta dans sa gorge et la vie s'en alla avec un soubresaut.... l'œil resta fixe et la main pendante hors du lit....

—Elle a passé, dit la mère Ladurette.... je m'y connais.... c'est fini....

De deux coups d'ongle, elle ferma les paupières, rejeta sur le visage un coin du drap, et s'enveloppant de son châle, s'enfouit de nouveau au fond du fauteuil, avec lassitude, disant :

—Pourvu qu'on me laisse achever mon somme ! !

Troublée par ce spectacle inattendu, Albine était sortie, avait rejoint la concierge, s'était informée des parents, des amis que pouvait avoir madame Clinchard et qu'il faudrait avertir.

—Des parents, des amis, fit la concierge, m'est avis qu'elle n'avait ni des uns ni des autres. Jamais je n'ai vu

personne chez elle. Elle ne parlait à âme qui vive, s'en allait le matin, revenait le soir, et le dimanche ne bougeait pas de chez elle. Elle n'était occupée que de son atelier, ne vivait que de lui, n'aimait que lui, ne connaissait que lui !.... Il y a sept ans que je tiens la loge dans la maison et depuis sept ans, elle ne m'a pas dit trois mots, ni bonjour, ni au revoir. Payant son terme avec exactitude, par exemple, et d'avance même.... Pour de l'argent, elle en a, bien sûr, et beaucoup. Où est-il placé, son magot, voilà ce qu'on ne sait pas.

Albine retourna rue de Clichy, où elle retrouva les ouvrières gelottant sur le trottoir.

Si impitoyable que fût madame Clinchard, si dur que fût le travail, si mal rétribué surtout, toutes ces filles tenaient à leur place... c'était leur gagne-pain... c'était la vie !

La nouvelle les navra.

Elles partirent une à une, la tête basse, quelques-unes les larmes aux yeux.

Albine et deux ou trois des plus dévouées s'occupèrent de tous les menus et funèbres détails qui entourent la mort.

II

Le lendemain, dans la matinée, alors qu'Albine venait à peine de se lever, et que Paul venait de partir pour la pension, — alors que résonnaient encore sur ses joues les deux gros baisers de son fils, elle entendit frapper à la porte de son cabinet.

Elle alla ouvrir. Un homme jeune, portant favoris, mis avec distinction, mais sévèrement, entra, la salua avec politesse et s'informa tout de suite :

—C'est bien à madame Albine Mirande, première ouvrière chez madame Clinchard, que je m'adresse ? dit-il en posant une serviette en maroquin noir sur la chaise, son chapeau sur la serviette et sa canne au coin de la porte...

—Je suis Albine Mirande... Oui, monsieur, dit la pauvre femme, ayant soudain le cœur serré par l'épouvante... Mais je ne suis plus ouvrière chez madame Clinchard, qui est morte hier... dans la nuit...

—Je suis le notaire de madame Clinchard...

—Ah ! fit Albine d'un ton indifférent.

—Ma cliente, dont les affaires, — vous devez le savoir, si vous êtes chez elle depuis longtemps, — dont les affaires, dis-je, sont parfaitement en règle et rendent hommage à son esprit d'ordre, d'économie et à son intelligence, laisse une certaine fortune.

—Ah ! répéta Albine, du même ton.

—... dont je suis le dépositaire, ajouta le visiteur. Madame Clinchard avait en outre déposé entre mes mains son testament ; elle n'a point de parents ; elle a choisi pour légataire universel une de ses ouvrières, dont elle a pu apprécier, de longue date, les qualités qui étaient justement les siennes et qu'il lui plaisait de retrouver chez une autre. Cette ouvrière, c'est vous. Je me hâte de vous l'apprendre et suis heureux de votre bonheur.

—Moi ? Moi ? fit Albine, étouffant un cri.

—Vous, parfaitement. Votre étonnement est tout na-

turel, et je vous supplie de ne pas vous gêner devant moi....

—Héritière ?... Moi ? répétait Albine, haletante... Et c'est bien vrai, monsieur, et vous ne vous trompez pas ?

—Le notaire sourit :

—Je vous assure que je ne me trompe pas, dit-il. La chose est trop grave pour que j'agisse à la légère. Voici le testament de madame Clinchard. Voici, d'autre part, l'état de sa fortune, qui est en valeurs, et se monte à cent quatre-vingt mille francs environ. Vous héritez également de la clientèle, du mobilier de la rue de Clichy et de celui de la rue de Lappe.

—Moi ? moi ? mon Dieu ! balbutiait Albine, toute pâle, assise sur son lit, les mains jointes.

Le notaire prenait plaisir à sa stupéfaction.

—A tout cela, dit-il, madame Clinchard n'a mis qu'une condition.

—Laquelle ?

—Je dois vous dire que si vous ne deviez point la remplir, la fortune — le testament l'a prévu — reviendrait aux hôpitaux.

—Parlez, monsieur, et s'il est possible...

—Madame Clinchard exige que vous gardiez l'atelier de la rue de Clichy...

—Je le garderai, monsieur, et aussi toutes les ouvrières.

—Bien. Dès lors, il ne reste plus que quelques formalités sans importance à remplir, et je vous serai fort obligé de passer demain à mon étude, rue de Rome, 61. Il est entendu n'est-ce pas, je crois inutile de vous le demander, que vous vous chargez des frais de funérailles ? C'est dans l'ordre.

—Oh ! monsieur...

Le notaire salua, reprit son portefeuille, sa canne, son chapeau, et sortit en saluant derechef.

Et depuis longtemps il était parti, qu'Albine était encore, sur son lit, assise, les mains jointes, n'osant croire qu'elle ne rêvait pas et n'entrevoyant, dans ce rayonnement qui l'aveuglait, que le bonheur de son fils, que l'aisance enfin certaine pour lui !...

Et le soir, quand Paul fut là, elle l'attira, le prit dans ses bras, l'embrassa follement :

—Tu ne sais pas, Paul, tu ne sais pas ? dit-elle.

—Quoi donc ?

—Je viens d'hériter... Je suis très riche !

Alors, l'enfant eut un éclair dans les yeux. Sa figure s'illumina et un gros soupir s'échappa de sa poitrine. Puis il murmura, tout haut, mais comme se parlant à lui-même :

—Riche ! Tant mieux ! Ça m'ennuyait la pauvreté. Nous allons changer de logement et j'aurai une montre en or, comme les autres.

Albine s'éloigna doucement, interdite par cette brusque expansion, repliée soudain sur elle-même et plongeant dans le regard de Paul, comme si elle craignait d'y voir et le besoin naissant du luxe, et la soif de paraître, et l'amour des plaisirs, les vices de Gaspard, enfin...

Elle eut peur...

Elle avait, ainsi, de temps en temps, des visions de l'avenir !...

Albine prit tout de suite possession de l'atelier de madame Clinchard.

Ce ne fut pas sans haine et sans jalousie qu'on la vit succéder à la patronne ; mais, comme elle se montra douce et bienveillante pour tout le monde, haine et jalousie disparurent bientôt.

Comment eût-on résisté longtemps à une maîtresse dont le premier acte, en s'essayant dans le fauteuil de paille de la lingère inflexible, avait été d'augmenter le salaire des ouvrières ?

Cette nouvelle fortune ne fut pas sans apporter un grand changement dans son existence.

Elle y fut insensible en ce qui l'intéressait elle-même, mais elle entrevoyait pour son fils, des félicités auxquelles jamais elle n'eût rêvé auparavant.

Que de châteaux en Espagne elle fit en ces jours-là !

Elle se pelotonnait, pour ainsi dire, en son bonheur, la figure épanouie et les yeux brillants.

Elle meubla complètement un petit logement situé dans la même maison qui l'avait vu arriver, pauvre et désespérée à Paris, et de ce logement — continuant son sacrifice en tout et jusqu'au bout — ne se réserva qu'une chambre et abandonna le reste à Paul.

Deux ou trois années s'écoulèrent.

Paul avait dix-huit ans. Sa ressemblance avec Gaspard de Lesguilly, s'était accentuée encore.

Le bleu de ses yeux s'était assombri et paraissait à présent presque noir. N'eussent été les cheveux blonds de la mère, la ressemblance eût été singulièrement parfaite.

C'était le souvenir vivant du père qui subsistait, qui ressuscitait devant Albine, et souvent celle-ci, quand elle le considérait à la dérobée, faisant un retour sur son passé, sur sa jeunesse, resongeait aux illusions d'autrefois et à l'atroce drame de sa vingtième année.

Paul, maintenant, était un homme grave, parfois préoccupé, avec de soudaines échappées de joie bruyante et fausse.

Dans les conversations qu'il avait depuis quelque temps avec Albine Mirande, revenaient des allusions fréquentes, lesquelles, bien que détournées, n'en étaient pas moins claires pour cela.

Albine, la pauvre femme, faisait encore semblant de ne pas comprendre et ne répondait rien ; mais elle frémissait à l'idée que son fils exigerait bientôt des explications catégoriques.

Ce moment arriva plus tôt qu'elle ne pensait, et la lutte fut plus douloureuse qu'elle ne l'avait prévu !

Paul, sorti du lycée, avait commencé son droit, mais n'en continuait pas moins de demeurer rue du Mont-Cenis.

Il ne rentra pas tous les soirs — ou bien, ce fut très tard dans la soirée — et sa mère dut comprendre que déjà son fils ne lui appartenait plus tout entier.

Bien qu'elle eût le cœur serré, elle ne s'en alarma pas autrement. Elle cacha, du reste, ses inquiétudes, et le sourire dont elle accueillait Paul ne fut pas moins tendre.

Un jour, quelqu'un vint la demander à l'atelier de la rue de Clichy.

Il y avait une pièce réservée aux clientes. Ce fut là qu'elle reçut le visiteur. — étonnée de ne point connaître sa figure ni son nom. — il avait fait passer sa carte qui portait : *Peter van Gegen, artiste.*

C'était un vieux bonhomme grêle, vêtu d'une redingote gris-pâle, à petits carreaux, d'un pantalon de satin noir usé aux genoux, coiffé d'un chapeau de soie lustré par la vieillesse et chaussé de souliers qui semblaient ne tenir aux pieds que par la force de l'habitude.

De longs cheveux gris s'épalaient en désordre sur le front où il semblait que chaque vice avait creusé une ride.

La barbe était longue aussi, rare, sale et grise. Un cache-nez de laine, autour du cou, cachait heureusement la chemise, et les pointes étaient rejetées dans le dos.

Enfin, comme signes particuliers, l'homme avait des gants, un parapluie et un binocle. Tel était M. Peter van Gegen, dont le fort accent tudesque déguisait mal la nationalité.

—Que désirez-vous de moi, monsieur? dit-elle.

—Oh! rien, bresque rien, matame, che senais **vair** one betite réclamation te rien, oh! te rien di dout...

Nous ferons grâce de la prononciation.

—Une réclamation? fit Albine, étonnée.

—Oui, dit le vieux avec un sourire qui découvrit de longues dents mal plantées et jaunes. Au sujet de M. Paul... Ah! il va bien le petit M. Paul, et il s'y entend à faire *tanser les écus!* Soyez tranquille, c'est rien, rien du tout... Je tiens une petite, oh! toute petite table d'hôte rue ~~Montaur-le-Prince~~, et les jeunes gens qui fréquentent ma ~~dable l'hôte~~, font souvent une petite partie de baccarat après déjeuner et après dîner... Les uns perdent, les autres gagnent... Oh! *si beau te chausse, si beau!* Et M. Paul, qui vient chez moi, a perdu... Comme il n'avait pas d'argent... je lui en ai prêté... il l'a perdu encore... et comme je n'ai que ma pauvre *bedide daple l'hôte* pour vivre et que j'ai besoin de mon argent, je venais vour raconter la *chousse* en vous priant de me payer....

Albine l'avait écouté sans l'interrompre, un peu pâle seulement et ne pouvant pas quitter des yeux ce visage qui lui soulevait le cœur et où il lui semblait deviner, dans un sourire cynique, cette menace:

—Ah! tu commences! c'est le début! Mais patience! tu en verras bien d'autres!

Peut-être bien en verrait-elle bien d'autres! mais elle se défendrait, par exemple!

Elle demanda sèchement:

—Combien Paul vous doit-il?

M. Peter van Gegen, artiste, se mit à brosser avec rage son chapeau du creux de la main.

Evidemment, il était indécis.

Et Albine, du même ton, menaçante:

—Combien? Dépêchez-vous de répondre.

—Mille francs, dit le bonhomme, en coulant un regard en dessous du côté de la lingère.

Albine alla ouvrir un tiroir, y prit un billet de mille francs et le lui donna.

Van Gegen dissimula mal un profond soupir de joie et de soulagement.

Il serra avec précipitation le billet dans sa poche, salua et voulut partir.

—Je vous prévient, dit Albine, qu'à la première réclamation de ce genre, je ne vous paierai pas, et que je dénoncerai votre tripot à la Préfecture...

Van Gegen se redressa:

—Ce n'est pas un *dribot*... mais une *daple l'hôte*, une *bedide daple l'hôte*....

Et il sortit, courbé en deux, ne voulant rien de plus.

La nuit qui suivit, Paul rentra fort tard.

Albine n'était pas couchée pourtant.

Le jeune homme avait rencontré sans doute van Gegen et connaissait le résultat de l'entrevue, car il essaya de passer dans son appartement sans être aperçu de sa mère et il ne put se défendre d'un geste de contrariété quand celle-ci entra chez lui.

—Tu as vu de la lumière au salon. Pourquoi n'es-tu pas entré pour me dire bonsoir?

—Je sais que tu travailles souvent à cette heure-ci et que tu n'aimes pas à être dérangée.

—C'est la première fois que tu as besoin d'un prétexte pour t'endormir sans recevoir mon baiser... Que t'ai-je donc fait?...

—Toi! dit Paul, ému....

—Dame! n'agis-tu pas comme si tu avais quelque reproche à m'adresser?...

—Paul se tut.... Il détourna les yeux parce qu'il était embarrassé, en sentant que ceux de sa mère reposaient sur lui.

Le silence fut long et pénible.

Le cœur d'Albine battait violemment.

Elle avait une réprimande à faire à Paul et elle n'osait.

Non qu'elle regretta ses mille francs qu'elle avait donnés!

Elle s'en souciait peu, vraiment!

Mais elle avait peur des folies du jeune homme livré à lui-même.

Elle voulait l'avertir, le mettre en garde et tout à coup elle craignait de parler, parce qu'elle sentait qu'elle n'avait pas sur lui l'autorité d'une mère. N'était-elle pas une étrangère pour Paul?

Ce fut lui qui dans un élan:

—Tu as vu Peter van Gegen?

—Je l'ai vu. Il est venu me trouver à l'atelier.

—Et veux-tu me dire combien il t'a réclamé?

—Mille francs que tu lui avais empruntés pour jouer et que tu as perdus....

Paul se leva et serrant les poings.

—C'est six cents francs qu'il t'a volés. Je ne lui ai emprunté que vingt louis!

—Je m'en suis doutée, mon ami. Mais ne t'en préoccupe pas. Je serais trop heureuse si cela pouvait te servir de leçon, t'empêcher de fréquenter les tripots et te défendre contre la passion du jeu...

—Enfin, nous sommes dans l'aisance, n'est-ce pas? Et ces mille francs ne te gênent pas trop?

— La suite au prochain numéro. —

LECTURE

Oh! quelle volupté: Lire!
Entendre, oubliant nos maux,
Tous les frissons de la Lyre
Exprimés avec des mots!

Et regarder les estampes,
Quand voltige et tremble un peu,
Sur la blancheur de nos tompes,
Le rose reflet du feu!

Sans les toux préparatoires,
Le Livre, doux et charmant,
Nous raconte des histoires,
Mais silencieusement.

Les Caractères on foule,
S'en vont d'un pas lesté et fin,
Et le conte se déroule,
Comme une étoffe sans fin.

Nous voyons les belles Phrases,
Construites selon nos vœux,
Nous montrant des chryso-phrases
Dans les ors de leurs cheveux.

Et menant la mascarade,
Sous les rubis indiens,
Les Mots, qui font la parade,
Sont tous des comédiens.

L'un, que la louange flatte,
Apparaît, tout radieux,
Portant la pourpre écarlate:
Il fait les Rois et les Dieux.

Tel qui parmi nous émigre,
Nous vient du pays Latin,
Et tel autre est, comme un tigre,
Plus rayé que Mezzetin.

Quelle joie: auprès de cello
Dont le regard plein de jour
Même dans l'ombre étincelle,
Lire des strophes d'amour!

Mais lire est plus doux encore,
Lorsque le Temps envieux,
Avec sa neige décore
Notre front devenu vieux.

Alors, penché sur son livre,
Le vieillard qu'on trouble en vain,
Dit à l'Archer toujours ivre:
Je ne bois plus de ton vin.

C'est fini des soins moroses.
Je n'effeuille plus de lys,
Ni de rougissantes roses,
Pour Sylvio et pour Phillis.

Sans colère, il dit à maintes
Cruelles aux fronts pâlis:
Eglés et fières Amintes,
Ne fredonnez pas. Je lis.

Il dit: Chez moi je n'accueille
Ni Lisettes, ni Lisons.
Il n'est plus temps que je cueille
Des violettes. Lisons.

THEODORE DE BANVILLE.

*Nous commencerons avec le numéro 9 la publication d'une
jolie pièce de théâtre, arrangée spécialement par Laurent 1.
le Journal des Familles.*

HYGIENE PRATIQUE

Les habitudes chez les enfants.

"L'habitude constitue comme une nouvelle nature, qui a été substituée à la première."

Par le fait de l'habitude, tous les êtres vivants — les végétaux compris — sont susceptibles de subir les modifications profondes; c'est pour cela que l'hygiène attache une importance capitale à la répétition continuée des actes constitutifs de l'habitude.

Puisque les habitudes ont, sur les phénomènes de la vie, une puissance si grande qu'on la dit presque égale à celle de l'organisation primitive, toutes les mères doivent veiller à ce que cette puissance soit bien dirigée, dès les premiers temps de l'existence. Conduite dans le bon chemin, l'habitude crée des enfants robustes et intelligents; mal dirigée, elle fait des êtres pauvres d'esprit et de santé: apprenons donc comment on empêche l'habitude de faire fausse route.

Je n'aime pas que l'on berce les enfants pour les endormir. Je suis l'adversaire de cette pratique — chantée par les poètes celtibataires — d'abord parce que le bercage trop rapide est dangereux et provoque de nombreuses maladies; je repousse le bercage par cette autre raison que les marmots, bercés une fois, veulent être bercés toujours et ne s'endorment plus qu'au roulis de leur couche.

J'ai dit ailleurs, et je le répète ici, combien je trouve inutiles les précautions minutieuses que l'on prend, lorsque S. M. Bébé va s'endormir. Le silence le plus profond, le mutisme le plus complet sont imposés, par certaines mères, à toutes les personnes de la maison, quand vient l'heure de coucher l'enfant; ce mutisme et ce silence doivent continuer, tant que l'enfant n'a pas fini son sommeil.

Ne tombez pas dans ce travers, mesdames, ne faites pas prendre à vos fils la 'mauvaise habitude' de ne s'endormir qu'au milieu du silence, donnez-leur la 'bonne habitude' de n'exiger que cette condition pour commencer leur sommeil: avoir sommeil.

Toute autre circonstance exigée est inutile ou dangereuse parce que le sommeil manque, le jour où cette circonstance vient à manquer. Si vous en doutez, interrogez votre meunier, il vous dira qu'il se réveille quand il cesse d'entendre le bruit de son moulin.

Faut-il une veilleuse, la nuit, dans la chambre des petits enfants?

Si je n'envisageais que la question de commodité et de sentiment, je répondrais oui, sans hésiter. En me plaçant au point de vue de l'hygiène pure, je suis tenté de dire non.

Voici, mesdames et chères mamans, la raison de mon indécision. Je sais, d'une part, combien il est agréable et doux de pouvoir, au premier appel de Bébé ou au moindre mouvement, voler vers le berceau, sans perdre du temps à chercher et frotter une allumette; mais, d'autre part, je sais encore que la veilleuse plaît beaucoup aux enfants et que ceux qui s'y habituent ne peuvent plus s'en passer. A propos de la lumière, je dis donc comme à propos du silence: ni jamais ni toujours. Habituez d'abord les enfants à s'endormir indifféremment dans l'obscurité ou dans la clarté, vous serez libres, ensuite, de faire emplette d'une lampe nocturne.

Si cette emplette n'est par faite, permettez-moi de vous donner un conseil: achetez une veilleuse à lumière très pâle, plutôt qu'une veilleuse à feu éclatant, et parmi les appareils que le marchand vous offrira, choisissez de préférence celui qui ressemblera le plus à une lanterne sourde, munie d'une très petite ouverture; avec ce modèle de veilleuse vous aurez toujours de la lumière sous la main et il vous sera loisible de la laisser voir ou de dissimuler sa présence à l'enfant.

Avec les veilleuses ordinaires on est exposé à des inconvénients divers dont voici un exemple:

Un de mes parents a une petite fille de cinq ans adorable, à laquelle on ne connaissait, chez papa, aucune mauvaise habitude. On l'a conduite chez sa marraine, et là, l'habitude mauvaise s'est montrée. Depuis sa naissance, l'enfant couchait dans une chambre éclairée toute la nuit; dans le nouveau domicile la bougie a été éteinte avant l'heure du sommeil; il a fallu la rallumer pour que la petite fille s'endormît. Pendant la nuit, elle s'est réveillée et s'est mise à pleurer en criant: "Je n'y vois pas clair." Ses plaintes et sa frayeur n'ont cessé que quand la marraine a eu, de rechoc, rallumé la bougie.

Ainsi, voilà un enfant, intelligente parmi les plus intelligentes, qui risque de rester peureuse la nuit ou même de contracter l'affection appelée "héméralopie," simplement parce qu'on a laissé prendre à un de ses sens une habitude mauvaise.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

N° 12—ENIGME.

Lecteurs, je fais appel à votre intelligence Pour une question que vous savez, je pense, Trouver sans embarras. Quel est ce cavalier Dont la selle est en chair, fait assez singulier. Qui place chaque pied derrière chaque oreille, Et porte deux grands yeux ? cherchez vous trouverez. Quelque petit effort, vous le devinerez, Ca ce n'est vraiment pas une rare merveille.

Solution du problème proposé dans le n° 6 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 10.—METAGRAMME. Les mots sont : RAISIN et RAISON.

LE PARFAIT CORDON BLEU

Cervelles de veau à la poulette.

Faites dégorger et blanchir. Mettez ensemble beurre manié de farine, mouillé d'eau et de vin blanc. Ajoutez oignons blancs, bouquet garni, champignons. Dix minutes de cuisson. Alors vous mettez les cervelles dans cette sauce que vous liez avec jaunes d'œufs.

Carré de veau à la bourgeoise.

Prenez du lard que vous couperez en lardons, que vous mêlerez avec du persil, ciboule, une petite pointe d'ail, deux petits oignons, le tout haché menu, une feuille de laurier, du thym haché comme en poudre, sel, gros poivre ; lardez avec le tout votre carré de veau ; après avoir coupé les os qui sont au bas du filet, mettez-le dans une marmite, avec une barde de lard dans le fond, quelques tranches d'oignons, restes de carottes et de panais ; faites-le sur un petit feu ; ensuite vous le mouillerez avec un verre de bouillon, trois cuillerées à bouche d'eau-de-vie ; faites-le cuire à petit feu ; la cuisson faite et la sauce courte, dégraissez-la pour la servir sur le carré.

RECETTES FAMILIÈRES

Moyen de conserver les semelles des chaussures et de les rendre imperméables.

Appliquez sur la semelle de votre soulier une couche de vernis copal ; lorsqu'elle est sèche recommencez l'opération jusqu'à ce que vous obteniez une surface brillante comme de l'accajou poli. De cette manière vos semelles deviendront tout à fait imperméables et dureront plus longtemps que le cuir de l'empeigne.

Nettoyage des brosses de crins.

Beaucoup de personnes emploient l'eau chaude et le savon pour nettoyer leurs brosses : c'est un tort, car le crin se trouve ainsi amolli, et les frottements nécessaires pour faire pénétrer le savon dans la brosse en hâtent la destruction.

La soude possède une grande affinité avec la graisse, il suffit d'en faire dissoudre une petite quantité dans de l'eau froide et de tremper les crins de la brosse dedans ; on la retire et on la replonge à plusieurs reprises en ayant toujours le soin de ne baigner que le crin. Ces immersions répétées suffisent pour la nettoyer parfaitement.

On la met ensuite sécher debout à l'ombre, car le soleil ou le feu endommageraient la monture.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Bébé a mangé toutes les confitures de sa tartine et rend pitoyablement le reste à sa maman, qui dit d'un ton sévère : — Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain en même temps ? — [Après avoir cherché quelque temps.] Je ne peux pas faire tant de choses que ça à la fois ?

•• Petit bout de conversation entendu par le FIGARO :
— Eh bien ! c'est vrai ce que l'on dit, tu te maries ?
— Parfaitement vrai !
— Un bon mariage ?
— Oui, pas mauvais... Mariage d'argent... Jeune fille très honorable.... Le père a fait faillite.... Le frère vient d'être condamné pour escroquerie dans l'affaire des "Mines de Bougival"... La sœur est on ne sait où... mais à part ça, famille très honorable, et tu comprends, à mon âge...

•• Echo de New-York.
Un affreux Yankee, le nez violemment enluminé, comparait devant le juge du district.
— Qu'est-ce qui vous a amené en prison ?
— Monsieur, ce sont deux policemen.
— J'entends ; mais est-ce que ce n'était pas pour ivrognerie ?
— Si, monsieur, ils étaient ivres tous les deux.

•• On parle de Mlle X..., qui, sur le point de coiffer Sainte-Catherine, a fini par trouver un mari.
— Et encore intervient quelqu'un, ce mari-là est bien un peu taré.
— Bah ! la belle se sera dit sans doute : " Mieux vaut taré que jamais ! "

•• Un vieux colonel interroge deux nouveaux arrivés au corps.
— Voyons, vous, qu'est-ce que vous faites ? Votre profession ?
— Mon colonel, je suis fumiste.
— Ah ! ah ! fumiste ?... Je vois ça ! vous faites des farces ? Sales métier !
— Mais non, mon colonel, je...
— Taisez-vous, je connais ça. Et vous, le gros, votre profession ?
— Je n'en ai pas, mon colonel je suis rentier.
— Ah ! ah ! rentier ! Vous ne faites rien ? Vous êtes un paresseux... un bon à rien...
— Mais non, colonel...
Le colonel avec un regard foudroyant :
— Alors je ne sais pas ce que je dis ?

•• Une grosse dame à lunettes monte dans un compartiment de seconde avec un panier.
Une fois le train en marche, le panier ne tarde pas à s'agiter et il en sort des aboiements plaintifs.
Aussitôt, essais infructueux de la voyageuse pour calmer son chien.
Et le dialogue suivant s'échange entre le panier et la dame à lunettes :
— Tais-toi, Azor !
— Ouââ ! ouââ !
— Fi que c'est laid, hou ! hou !
— Ouââ ! ouââ !
•• Oh ! le vilain, hou ! hou !
— Sapristi ! madame, s'écrie un voyageur crispé, n'aboyez pas tous les deux à la fois.

•• Une toute jeune femme rencontre, à Naples, pendant son voyage de noces, une ses amies également mariée de fraîche date :
— Et ton mari ?
— Et le tien ?
— Pendant les premiers jours il a été charmant, d'un empressé à mon égard ! Maintenant, je commence à constater un peu de réserve :
L'amie, sèche ment :
— Mon mari à moi en est déjà à la territoriale.

LISTE DE NOS AGENTS

- A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
- Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Eglise.
- Lévis : MM. MERCIER & C^{ie}.
- Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
- Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
- Hull : M. JOSEPH CHARRETTE.
- Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
- Lanoraie : M. J. N. CREPEAU.